

Les camarades
adresseront tout ce qui concerne
l'en dehors
à E. ARMAND
22, cité St-Joseph, ORLÉANS

l'en dehors

bi-mensuel

2^e ANNÉE, n° 7

Correspondance internationale : allemand, anglais, danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, ido, italien, portugais, roumain.

Abonnements : Six mois . 3f. » — Extérieur . . . 4f. »
Un an . . . 5 50 — — . . . 7 50

Tout numéro antérieur au courant : 0 fr. 25

Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, peu en importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

Dans le joli jardin...

Dans le joli jardin terrestre où, pendant six jours, dit-on, la malignité d'un Créateur s'exerça, les espèces, pour durer, s'entre-déchirent... Dans ce combat pour la continuité, où la vie s'alimente à la mort, la morale, complaisante aux vices amendables de nos mœurs, oppose un veto ridicule et sévère à l'inéluctable de la nature. Sa réprobation s'attache davantage aux crimes normaux que l'instinct commande et que le besoin précipite, qu'aux hécatombes auxquelles seule préside une fantaisie malade et que ne couvre l'excuse d'aucune vitale nécessité...

Autour de nous l'âpre lutte revêt des formes bénignes ou cruelles. Les uns, pour s'en nourrir, tuent et engoutissent leur proie selon des modalités que différencie arbitrairement notre sensibilité. D'autres attendent que le mouvement les ait quittés et de leurs corps décomposés font la provende des demains impérieux. Face à l'obscur destin des mondes, la valeur des gestes s'égalise : manger est la loi sans appel qui les guide.

Il est des peuplades dites anthropophages que l'histoire naturelle apparente aux bipèdes que nous sommes. La civilisation proscribit leur habitude de classer leurs semblables parmi les animaux d'abattoir. Sa morale attentive aux nuances entend orienter leur choix vers d'autres variétés comestibles. Faire périr des hommes et s'en repaître est d'un autre âge. Elle a mieux...

La civilisation les massacre par milliers et regarde leurs restes sombrer en pourriture. Elle s'imprègne, en raffinée, des pestilences du charnier, se grise de toute la vie tranchée par dilettantisme, goûte la grandeur d'un assassinat qu'au moins rien de naturel ne justifie...

Puis, lasse ou blasée, elle remise un temps la faux des batailles. Elle épie, avec des yeux attendris de convalescent, l'agonie de l'usine et des logis sans air, savoure doucement mille morts effacées et quotidiennes, se satisfait aux menues boucheries de la paix. Elle trouve à l'éclair d'une pauvre guillotine — mince filet de sang que séchera le soleil du matin — comme le rappel enfantin des larges saignées du passé. Parfois des catastrophes semblent ressusciter les grandes joies assoupies : mines en feu, convois enchevêtrés et hurlants, munitions impatientes qu'une explosion volatilise, ou quelque famine inédite et grandiose, avec des tas d'êtres grelottants et squelettiques jonchant les plaines épuisées... La civilisation s'attarde au spectacle rare, hume, dans le vent qui passe, les émanations favorites, jouit sadiquement fi de ces barbares qui mangent leurs pareils! — de toute cette chair en vain sacrifiée... Elle se souvient d'autres champs moins exsangues et d'autres souffrances plus vastes à l'œil, et de senteurs dont l'âcreté mettait en ses émois comme un délire. Et elle caresse le rêve de tueries prochaines et de cadavres, par millions, disséminés...

La civilisation torture et fait mourir les hommes, mais ce n'est pas pour les manger!

STEPHEN MAC SAY.

Nous allons...

... Nous n'avons pas la foi, nous n'avons pas la confiance absolue en notre réussite : nous sommes certains de n'avoir rien négligé, d'avoir fait tous nos efforts pour être sur la bonne route.

Nous n'avons pas la certitude de réussir : nous avons la certitude d'avoir raison.

Nous ne savons pas, nous ne pouvons même pas savoir si la réussite sera au bout de nos efforts, si elle en sera la récompense; nous tâchons de faire les gestes d'agir, afin que, logiquement, nous devions arriver au résultat qui nous intéresse.

Ceux qui envisagent le but dès les premiers pas, ceux qui veulent la certitude d'y atteindre avant de marcher n'arrivent jamais.

Quel que soit le travail entrepris, si près en soit l'achèvement, qui peut dire en voir la fin? Qui peut dire : je récolterai amplement ce que je sème; j'habiterai cette maison que je construis, je mangerai les fruits de l'arbre que je plante?

Et pourtant, on jette le blé en la terre, on assemble les pierres les unes aux autres, on entoure de soins l'arbrisseau.

Parce qu'on ne connaît pas de façon certaine, sûre, pour qui, comment, quand sera le résultat, va-t-on négliger les efforts pour qu'il soit possiblement bon? Va-t-on jeter le grain sur la roche dure ou le mélanger à l'ivraie? Va-t-on assembler les pierres sans l'équerre et le fil à plomb? Va-t-on mettre le plant au carrefour de tous les vents?

La joie du résultat est déjà dans la joie de l'effort. Celui qui fait les premiers pas dans un sens qu'il a toute raison de croire bon, arrive déjà au but, c'est-à-dire qu'il a la récompense immédiate de ce labeur.

Nous n'avons pas besoin de connaître si nous réussirons, si les hommes arriveront à vivre dans une harmonie assez grande pour assurer le complet développement de leur individualité, nous avons à faire les gestes pour que cela soit, à aller dans le sens que déterminent juste et notre raisonnement et notre expérience.

Nous ne disons pas : « Les hommes naissent bons, ils doivent donc s'harmoniser. » Nous disons : « Logiquement, il serait de l'intérêt des hommes d'obtenir avec le moindre effort la plus grande somme de bien-être; non point en vue de supprimer l'effort, mais de l'utiliser toujours à obtenir mieux. Il faut donc leur démontrer où se trouve leur intérêt. L'entente entre les individus est le meilleur moyen pour arriver à assurer le bonheur de l'homme. Essayons de lui faire comprendre. »

L'idée du heurt de la terre par quelque météore, d'un affaissement du sol, d'un embrasement général pouvant venir interrompre notre démonstration ou notre expérience ne peut nous empêcher de commencer l'une et l'autre. De même, la non-compréhension par la majorité des hommes, de nos idées, de notre pratique, soit par crétinisme, soit par perversité, ne saurait être une raison pour nous interrompre de penser et de critiquer.

Tout travail commencé est en voie d'achèvement, quelle que soit la résistance du milieu attaqué. Il n'est pas de se suggestionner par la magnificence ou la proximité du but à atteindre, mais bien plutôt de se convaincre par une critique constante que l'on procède de la bonne manière, que l'on ne s'égaré pas dans les à-côtés.

Nous allons avec ardeur, avec force, avec plaisir dans tel sens déterminé parce que nous avons la conscience d'avoir tout fait et d'être prêts à tout faire pour que ce soit la bonne direction. Nous apportons à l'étude le plus grand soin, la plus grande attention et nous donnons à l'action la plus grande énergie.

Alors que nous dirigeons notre activité dans un sens donné, il n'est point de nous dire : « Le labeur est dur; la société étatiste est solidement organisée; la bêtise des hommes est considérable », il serait mieux de nous montrer que nous nous trompons de direction. Si l'on y parvenait, nous emploierions la même force, dans un autre sens, sans aucune défaillance. Car nous n'avons pas la foi en tel but. L'illusion en tel paradis, mais la certitude d'employer notre effort dans le sens le meilleur.

Il ne saurait nous importer d'un résultat immédiat, tangible, mais qui retarderait, détournerait du chemin exact. L'appât des réformes sollicitant la masse des hommes ne saurait nous attarder.

Pour précipiter notre marche, nous n'avons pas besoin des mirages nous montrant le but tout proche, à portée de notre main. Il nous suffit de savoir que nous allons... et que, si parfois nous piétons sur place, nous ne nous égarrons pas.

Le mirage vous appelle à droite et à gauche, vous détourne, et, si l'on réussit à revenir sur la bonne route, c'est affaibli et diminué par l'illusion perdue. La griserie des mots et des illusions ressemble à celle de l'alcool, elle peut jeter les foules dans un mouvement passionné, vers un but tout proche; mais les foules s'arrêtent dégriséées. Elles s'arrêtent découragées par le vide du résultat. La constance du courage n'est pas dans le fait d'arriver, mais dans la certitude d'avoir raison.

Nous n'avons pas besoin que nul poteau indicateur nous montre que nous avons fait le tiers, le quart, le centième du chemin; que nul ne jauge la quantité de notre effort et son rapport avec l'effort global. Nous nous plaisons à savoir que nous donnons, selon nos forces et dans le sens que nous croyons le meilleur, tout ce que nous pouvons donner.

Nous croyons à une constante évolution, nous savons donc qu'il n'y a pas de but. Il nous suffit d'aller toujours devant nous, toujours dans le bon chemin. Et que les meutes aboient après nous, que nous soyons les fous, les mauvais, que la majorité se dresse sur notre passage, que l'atavisme, l'hérédité veuillent imposer leurs lois comme inéluctables, que le milieu se défende âprement, que le but soit loin, très loin, il ne saurait nous importer.

Nous allons... employant tous les moyens, tout à tour persuasifs et violents. Nous sommes prêts à nous défendre et à attaquer, quel que puisse être le nombre des victimes. Nous sommes prêts à nous unir à quiconque et à tous pour la réalisation du bonheur universel et pour le développement normal de l'Unique.

Nous allons... Chaque effort porte sa joie en lui-même et chaque jour voit son étape, si minime soit-elle.

Nous allons... Nous n'avons pas la certitude d'arriver, nous avons la conscience d'avoir tout fait et d'être prêts à tout faire pour avoir raison, donc pour arriver.

Et c'est ce qui fait que nous sommes les plus forts... que nous ne sommes jamais las.

Nous allons... ALBERT LIBERTAD.

(L'anarchie, 19 mars 1908.)

Que faut-il entendre par "exploitation"?

Les individualistes anarchistes sont les adversaires de l'exploitation au même titre qu'ils sont les ennemis de la domination. L'exploitation leur répugne autant que l'autorité. Ils nient qu'elle joue un rôle utile dans la formation et l'accroissement de l'être individuel; ils se refusent absolument à la considérer comme un facteur d'affranchissement et d'émancipation de la personne humaine; ils la tiennent, tout au contraire,

comme éminemment malfaisante et nuisible au développement normal, à la croissance de l'unité humaine. Ils la regardent comme le succédané, comme un autre aspect de l'esclavage et du servage, comme un système d'oppression destiné à consolider, à maintenir la servitude et la dépendance économique de l'homme.

Mais il ne suffit pas de nier et combattre l'exploitation, il est nécessaire de se rendre un compte exact de ce que signifient exactement les termes « exploiter » et « exploité », si ressassés dans les journaux « populaires », les réunions publiques, et qui sont prétextes à tant de déclamations.

En fait, que faut-il entendre par exploitation?

Dans le sens que lui donnent les individualistes, l'exploitation est « un système grâce auquel un homme, un milieu, une institution sociale peut — et cela en toute sécurité — capter, accaparer, réquisitionner, détourner, prélever à son profit tout ou partie de la production individuelle d'un être humain, malgré sa résistance, son opposition ou ses protestations, alors que, laissé indépendant, il disposerait à son gré ou à son avantage tout autrement qu'il y est contraint — de ladite production. »

Il est juste de faire remarquer qu'il n'y a jamais eu captation ou accaparement total par un homme, un milieu, l'Etat, du résultat du travail ou de la production d'un être individuel. Même aux plus sombres époques de l'esclavage, le propriétaire d'esclaves nourrissait, vêtait, logeait ses esclaves — d'une façon parfois trop insuffisante ou trop sommaire, c'est entendu — mais les frais entraînés par cet entretien constituaient bien une partie du prix de revient de la production de ces temps-là et la partie principale dans bien des cas, le coût de la matière première d'alors étant souvent peu élevé.

En se plaçant au point de vue spécial des conditions économiques actuelles, on peut définir également l'exploitation — et c'est une conséquence de l'explication ci-dessus — comme « un système grâce auquel le possesseur ou détenteur de capitaux espèces, en-gins ou moyens de production — le patron, l'employeur, le salarier — particulier, mi-lieu, institution sociale — peut, en toute sécurité, prélever un bénéfice net sur la production du salarié dont il afferme ou loue le travail, lequel bénéfice est constitué par la plus-value que laisse la vente ou l'utilisation de ladite production, une fois fois déduits la rétribution du salarié, les frais généraux, l'intérêt, l'amortissement, la réserve, le coût de la matière première et tous autres aléas dont l'ensemble constitue le prix de revient. »

(Extrait de L'INITIATION INDIVIDUALISTE en cours d'impression.)

En guise d'épilogue

L'Action Française du 19 février reproduit la majeure partie de l'article que notre collaboratrice Marguerite Després a consacré à Germaine Berton. On se souvient que Marguerite Després avait comparé le geste de cette dernière à l'acte de Charlotte Corday. Or, proteste le quotidien royaliste, en tuant Marat, Charlotte Corday a « débarassé la France d'un véritable monstre qui faisait couler le meilleur de son sang ». C'est là une affirmation sans aucune base scientifique. Sur quoi se fonde l'Action Française pour affirmer que Marat était de sang français pire que les aristocrates qu'il envoyait — mais non lui seul — à la guillotine? Qui déterminera que le sang français ait coulé meilleur dans les veines de François Villon que dans celles de Charles VIII? Dans celles de La Brinvilliers que dans celles de Louis XIV? Dans celles de Cartouche que dans celles de Louis XV? Dans celles de Fouquier-Tinville que dans celles de Louis XVI? Dans celles de Ravachol que dans celles du comte de Paris? Dans celles de Bonnot que dans celles de Mgr le duc d'Orléans? Avoir le sang meilleur qu'autrui, c'est posséder un sang plus riche en qualités nutritives, si nous comprenons bien le français. A moins que par sang meilleur on entende sang plus pur. Le territoire français a servi de lieu de passage à tant d'invasions, un si grand nombre d'extra-territoriaux s'y sont installés et y ont fait souche, que c'est évidente mythomanie que de parler de sang pur quand il s'agit de sang français. A fortiori, quand il est question des grandes familles nobles où les croisements avec les étrangers ne se comptent plus. Pour l'Action Française, le meilleur sang de la France, c'est celui des royalistes. Pour les apaches du centre de Paris, il est à peu près certain que c'est celui de Quart-de-Brie du Sébasto ou du Petit-Prisé de la rue Quincampoix. Et les uns et les autres ont également tort ou également raison, comme on voudra, si c'est avoir tort ou raison que d'écrire ou de parler pour ne rien dire.

QUI CÉ.

En Médiocratie

Il est probable que nous connaîtrons d'ici peu une nouvelle inquisition, qui nous ramènera en plein moyen âge : les savants seront brûlés, les penseurs torturés sur les places publiques, les artistes mis en croix... Les bourgeois inventent des supplices inédits pour se débarrasser de leurs adversaires. Tout est possible dans un monde où règnent la bêtise et la peur.

Remobilisation, ce vocable sonne mal à certaines oreilles. D'autres exultent en l'entendant : c'est pour elles tout un monde de gloire qui est évoqué : morts héroïques, reculs stratégiques, investissements, « on les aura », « jusqu'au bout », etc... Les individus se réjouissent à l'idée que l'aventure va recommencer, qu'ils vont passer par les mêmes émotions, que le drame va se jouer de nouveau — loin d'eux ! — et qu'ils auront maintes fois l'occasion de donner des conseils et d'épingler des drapeaux sur des cartes.

Oui, citons le cas de Branly, obligé, pour vivre, de faire un métier sans rapport avec ses travaux, pendant que des brutes, qui ne servent à rien, gagnent de l'or et ne savent pas s'en servir. Ce qui prouve à quel point notre prétendue humanité civilisée est inférieure, et cette partie de l'humanité qui s'appelle la France, pays du droit et de la liberté, a usurpé sa réputation, les mercantis et les politiciens faisant la loi chez elle.

Ce qui me surpasse, c'est le cynisme de ces dirigeants qui, la veille anarchistes, incarnent aujourd'hui l'autorité la plus absolue. Ils sont pires que les rois. « On a bien le droit d'évoluer, me dira-t-on, et de reconnaître ses erreurs ». Parfaitement, mais ce n'est point ici le cas. Il ne s'agit pour eux ni d'évoluer ni de reconnaître leurs erreurs, il s'agit d'« arriver » par tous les moyens. C'est dans ce but qu'ils se renient. Ce sont des pantins. Ces êtres sans conscience sont capables de tout. Leur cynisme a quelque chose de révoltant. La sincérité qui évolue, qui reconnaît qu'elle s'est trompée — à tort ou à raison — n'est point celle des politiciens. Elle n'est pas dans leurs habitudes. Ce qui est dans leurs habitudes, c'est la trahison.

Pendant longtemps ce sera aux cérémonies des « distributions de prix » les mêmes clichés ineptes, les mêmes souffles de haine, qu'applaudiront les assistants aux mines compassées. Combien ce qui est officiel est artificiel ! « Grandeur de la patrie », « souvenir des héros », « la France victorieuse », « intérêt supérieur de l'humanité », « cité future », etc. Ce pot pourri de banalités suffit à contenter les cerveaux vides et les âmes amorphes. Comme on se sent loin de tout cela !

Les bourgeois sont à ce point cyniques — ou incohérents — qu'on voit leurs ministres applaudir un drame individualiste, qu'on entend leurs juges faire l'apologie de la justice et leurs politiciens acclamer la beauté. C'est un spectacle qui n'a rien d'étonnant dans un monde où le mensonge est dieu. Il est en harmonie avec tout le reste.

La bourgeoisie a recours à toutes sortes d'expédients pour se venger de ceux qui lui déplaisent. Ne pas penser comme elle est un crime. Il faut s'attendre à être traqué sans pitié par ses représentants, chaque fois qu'on voudra exprimer une opinion sincère, une idée libre et hardie. Elle ne recule devant rien, pas même l'assassinat, pour vous empêcher d'être vous-même.

Nos camarades d'il y a vingt ans sont devenus ministres et sous-ministres, personnages influents dans l'administration, rédacteurs aux journaux les plus bourgeois, et ils portent ostensiblement à leur boutonnière le ruban de la Légion d'honneur ! Je plains sincèrement ces transfuges de l'anarchie. Ils ont cru plus pratique de se renier que de rester fidèles à leurs idées. Quelles que soient leur situation et leur fortune, ce sont des « ratés ».

La « vague de pudeur » qui agite le monde bourgeois, qui est le plus immoral des mondes, achève de le couvrir de ridicule. Ces gens-là voient le mal où il n'est pas : leur imagination le crée ; ils voudraient nous imposer leur conception de la vertu, aussi naïve qu'incohérente. Au nom de cette conception ils condam-

nent tout ce qui est sain, normal et bien portant, ils n'ont de sympathie que pour ce qui se cache, ce qui ment, ce qui est laid. Leur pudeur est un masque hypocrite et sournois.

La presse sème de « diversions » notre existence quotidienne. Détourner l'esprit du public d'un scandale où sont compromis des membres du gouvernement, et l'orienter vers un fait divers quelconque, qu'on fait traîner en longueur, est chez elle une tradition. On ne compte plus les « affaires », les « his-toires », les « attentats » et les « complots » dont elle inonde ses colonnes pour tenir en haleine l'imagination de ses lecteurs, vendre son papier, et « blanchir » les scélérats qui ont payé la forte somme.

Les gouvernements ne montrent pas plus d'empressément à réhabiliter les innocents qu'à punir les coupables. Leur justice est tardive pour les uns comme pour les autres. Pour les premiers comme pour les seconds, ils n'agissent que contraints : reconnaître leurs erreurs dans les deux cas est une tâche au-dessus de leurs forces.

Il y a dans chaque pays un parti qui recrute ses adhérents dans tous les partis — vraiment « révolutionnaire ». Il se charge de voter les lois scélérates, d'envoyer le peuple à la boucherie, d'abrutir l'espèce humaine. Ce parti est fort et respecté. Il réalise l'Internationale du crime.

Les « assassins » se recrutent parmi les gens qui gouvernent. Non seulement ceux-ci décrètent la mort de millions d'hommes dans les guerres fratricides, mais afin d'indisposer le public contre les « anarchistes » et les « communistes », leurs agents provocateurs se chargent de multiplier les « attentats » de toute espèce. La répression sévit ensuite, impitoyable, frappant au petit bonheur les militants, — contentant les idiots et consolidant le pouvoir des brutes.

Faire servir l'art à des fins politiques, patriotiques et charitables, est dans les habitudes de la bourgeoisie. Tour à tour la peinture et la sculpture, la musique et la poésie, prêtent leur concours à des « fêtes » mondaines ou... populaires. On paie pour visiter, voir et entendre. Les ennemis de la beauté l'utilisent pour toutes sortes d'œuvres philanthropiques et sociales. Ils ramassent de l'or par son intermédiaire, mais se garderaient bien de donner un centime pour une œuvre dont le caractère serait purement artistique. Gérard de LACAZE-DUTHIERS.

POUR QUE CE JOURNAL PROSPÈRE

Il est indispensable que ceux qui sympathisent avec notre activité s'y intéressent, et ils peuvent le faire de plusieurs façons :
1 En s'y abonnant. 2 En nous fournissant des adresses de personnes susceptibles de s'abonner. 3 En nous réservant leurs commandes de librairie. 4 En prenant plusieurs n° pour les diffuser ou en s'occupant de son placement chez les marchands de journaux de leur localité à même d'en vendre.

Vers une éducation nouvelle

« L'École humanitaire » de Laren

Près d'Amsterdam, à Laren, existe une « école humanitaire » créée par le Dr Van Rees, qui a consacré à cette œuvre d'éducation sa maison, le jardin y adossé et tout le terrain alentour. L'école compte soixante élèves. Il n'y a directeur ni inspecteur : toutes les affaires de l'école sont décidées par l'ensemble des instituteurs. Ceux-ci doivent être végétariens. Les élèves peuvent choisir leur mode d'alimentation : 50 pour cent sont végétariens. L'école est mixte : on apprend aux enfants des deux sexes des métiers manuels : couturières, modistes, charpentiers, jardiniers, agriculteurs, etc. L'école comprend des enfants aisés et des enfants pauvres ; les parents aisés payent et des souscriptions permettent d'équilibrer le budget de l'école. Il y a très peu d'internes. Chaque instituteur a à s'occuper de 12 élèves au maximum, ce qui lui permet de se rendre compte des capacités et du caractère de chacun d'eux. L'enseignement donné à « l'école humanitaire » tend à éveiller dans l'enfant le sens de l'amour pour le prochain et pour tout être vivant, l'amour et l'estime pour toutes les religions de tous les peuples, à harmoniser l'éducation physique et l'éducation intellectuelle. Il en résulte que les élèves accomplissent leurs tâches avec plaisir et joie. L'âge d'admission est de 3 à 15 ans.

Les Individualistes

Notre excellent ami, le poète Pierre des Ruynes, un poète que la poésie n'a pas enrichi, vient de publier sous le titre de **Le Cravacheur de Mufles** (1 fr.), quelques pièces originales. La plaquette est préfacée par Han Ryner et éditée par la Maison Française d'Art et d'Édition.

Nous en extrayons un quatrain dédié à notre collaborateur Gérard de Lacaze-Duthiers :
Ils vont insouciant des vaines lois des hommes
Libres parmi la foule et parfois inhumains !
Toujours ils margueront grands et bêtes de somme
Ces penseurs ennemis du triste lendemain !

La Passion Patibulaire

I
Le vent siffle, siffle, siffle !
Oh ! ce vent âpre et sans répit,
Ce vent aigu comme un poignard,
Ce vent qui pénètre jusqu'à la peau
Transperçant notre vêture trop légère...
— Si nous avions seulement de quoi nous habiller
chaudemment ;
Si seulement nous avions de quoi manger à notre
[faim !]
Mais nos pauvres hardes sont bien trop minces,
Et trop claire notre chétive biance. [hélas,

II
Le vent siffle, siffle, siffle !
Baissons la tête, courbons le dos
Puisque nous ne pouvons songer à résister,
Puisque nous ne pouvons songer à réagir ;
Baissons la tête, courbons le dos
Sous le vent qui blémit nos faces...
Ah ! si ceux que nous aimons nous apercevaient
Frissonnant, tremblant, tenant à peine debout !
— Mais il vaut mieux que leurs yeux ne nous voient
[pas tels que nous sommes,
Nous leur ferions trop pitié... —
Ceux que nous aimons, qui ne nous ont pas délaissés
Parce qu'entre deux gendarmes nous avons été
[menés en prison,
Trainés devant les tribunaux et déréttés d'infamie ;
Ah ! s'ils nous voyaient, les tristes hères que nous
[sommes,
Secoués par le vent comme les branches d'un arbre
Ils verseraient trop de larmes. [décrépité,
Mieux vaut qu'ils ne connaissent point l'étendue
[de notre misère.

III
Le vent siffle, siffle, siffle !
Les gardiens, les mains dans les poches, engoncés
[dans la capote boutonnée jusqu'au menton,
Grondent, tancent, menacent, insultent,
Et nous ne pouvons riposter,
Pauvres parias sans recours ;
Il faut marcher, marcher, marcher à la file,
Accomplir notre route sous le vent qui fouette et
[nous gifle.
Celui-ci ne marche pas au pas ; à bout de forces ;
Cet autre s'est affaissé sur un banc, à bout de forces ;
Ce troisième est censé chuchoter on ne sait quoi à
[l'oreille du compagnon de douleur qui le précède
ou le suit ;
...Gauche... droite... marche... debout... si-
[gnaler... matricule... prétoire :
Et les jurons de s'entrecroiser et de se faire écho !
Ah ! si ceux qui nous ont de meurés fidèles étaient
[témoins de notre Passion
— La Passion des mis au ban de la société —
S'ils pouvaient parcourir à notre suite, station
[après station
Notre pitoyable Chemin de Croix !...
Mais il vaut mieux qu'ils ne connaissent pas la
[profondeur de notre souffrance.

IV
Le vent siffle, siffle, siffle !
Peut-être vous ne le croyez pas...
— Est-ce qu'on ajoute foi aux dires de misérables
[tels que nous ?
— Il est vrai pourtant que maints d'entre nous,
[avons connu des jours heureux ;
Nous nous souvenons de la maison paternelle,
De notre père qui nous emmenait aux fêtes foraines,
Et, de temps à autre, au théâtre.
Quelle fête c'était, ces jours-là !
— Oh ! que ce vent est glacial ! —
Nous nous rappelons maman, maman qui n'est plus,
Maman qui nous faisait réciter nos leçons
Au retour de l'école :
Nous revenions toujours en retard, à cause des
[petits camarades avec lesquels on avait joué ou
[on s'était battu. [tant !
Maman grondait chaque fois, mais elle nous aimait ;
Comme elle avait soin de nous, notre bonne maman,
Comme le moindre bobo l'inquiétait !
— Ah ! si elle nous voyait dans notre misère, elle
[qui se donna tant de mal pour nous faire venir
[à bien.
Peut-être aussi que vous ne le croyez pas...
— Est-ce qu'on ajoute foi aux dires de misérables
[tels que nous ? —
Pourtant maints d'entre nous, nous avons une
[compagne que nous chérissons,
Des enfants, de petits anges, qui souvent nous ont
[grimpé sur les genoux,
Et nous posaient toutes sortes de questions qui
[parfois nous embarrassaient.
Ah ! si nos parents, nos amants, nos compagnes,
[si nos petits enfants nous voyaient en cet après-
[midi d'hiver,
Marchant à la file, tournant en rond,
Sous le vent qui cingle notre chair, glace nos
[membres et nous pénètre tout entiers !
— Mais pour l'amour que nous leur portons, il vaut
[mieux qu'ils ignorent les affres de notre martyre.

V
Le vent siffle, siffle, siffle !
Hurle, vent cruel, souffle et emporte nos souvenirs !...
Dans cette demeure de damnation, il importe de
[perdre la mémoire...
Il convient ici de ne rêver, ni de penser ;
Il faut exister comme existent les bêtes qu'on
[soigne mal et qu'on maltraite ;
Et pourtant nous ne sommes pas des malfaiteurs
[d'envergure :
Nous sommes la racaille des voleurs, le menu fre-
[tin des escrocs ;
Nous sommes le prolétariat patibulaire ;
Ceux qui n'ont ni l'adresse, ni l'habileté nécessaires
[pour glisser entre les mailles de la répression.
Les gros voleurs, les escrocs d'importance, les
[malfaiteurs insignes,
Ceux qui tendent jusqu'à la viande le troupeau
[social,
Ceux qui ramassent des rentes dans le sang et la
[sueur d'autrui,
Ceux qui spéculent sur le besoin public et privé,
Ceux qui déclenchent les guerres et déclenchent les
[catastrophes ;

Ceux-là ne nous tiennent pas compagnie,
Ceux-là ne sont pas en Maison Centrale à tourner
[avec nous, grelottant,
Sous le vent qui souffle en rafale...

VI
Le vent siffle, siffle, siffle !
On nous conseille, une fois libérés, de vivre en
[« honnêtes hommes »
— Ah ! la belle chanson ! —
On nous dit qu'après avoir été traités pis que des
[bêtes, il faudra oublier,
Ne plus nous remémorer les mois ou les années de
[tourment que nous avons vécus,
On nous conseille de nous montrer d'autant plus
[doux, obéissants, dociles et serviles que nous
[avons été davantage malmenés.
— Ah ! la belle chanson —
Bon nombre d'entre nous, nous laisserons nos os
[ici, à n'en point douter ;
Et, quant au reste de nous autres, qui en réchap-
[perons vivants,
Comprenez-vous, ô honnêtes gens,
O honnêtes gens qui nous laissez croupir et pourrir
[dans ce cercle de damnés,
Que ce sera notre vengeance de ne point nous
[repentir,
De reprendre nos métiers inavouables, nos pro-
[fessions ignobles.
O honnêtes gens, l'effroi que nous vous inspirons,
Nos inquiétudes, vos méfiances, vos suspensions et
[jusqu'à vos nuits sans sommeil
C'est notre vengeance, à nous les rejetés de la
[société !
— Oh ! que ce vent nous fait mal ! —
Certes, nous préférons aller achever notre misé-
[rable destin dans les bagnes de la Guyane
A renoncer à cette vengeance,
— La seule que nous puissions savourer, ô hon-
[nêtes gens —
De savoir qu'à votre tour vous grelottez et vous
[frissonnez — mais de peur —
Parce que nous ne nous sommes pas avoués vaincus.
Nîmes, Maison centrale, février 1919.

E. ARMAND.

L'Intransigeance

L'Intransigeance est la base fondamentale de toute opposition réellement révolutionnaire. Pour être un homme nouveau — ou un homme libre — il faut savoir résister aux forces néfastes et oppressives de la société. L'Intransigeance est la force qui oppose les inadaptes, les rebelles et les insoumis aux despotismes anachroniques de l'Etat, aux exploitations capitalistes, aux dogmes de l'Eglise.

Sans idées intransigeantes, d'une opposition perdurante et systématique, il n'y aurait pas de possibilité de changement ou de transformation. Cette possibilité ne se réalise pas uniquement par la violence ; elle s'effectue aussi dans le domaine de la morale, dans les normes de la conduite.

Dans cette sphère d'action, l'Intransigeance est irréductible : personne ne peut rien contre elle, lorsque pour une à tion donnée, les hommes coincident en ce sens. Sans l'Intransigeance des principes, il n'y aurait pas d'opposition effective dans la vie politique et économique de la société.

Nous croyons donc que loin d'être sous-évaluées, les attitudes révolutionnaires de notre intransigeance devraient être louées et élevées à la catégorie des vertus.

L'Intransigeance est la sève de toute idée. C'est l'impulsion vitale — ou la force qui lui donne vie et chaleur. Ne dépoillons pas nos idées d'un attribut aussi noble. Ce serait un suicide, une falsification. Bien des années se sont écoulées et elles sont demeurées les mêmes. Elles sont aussi jeunes aujourd'hui qu'elles l'étaient hier. On dirait que, pour elles, le temps ne compte pas. Soyons intransigeants, car c'est l'unique façon de pouvoir survivre et sortir sains et saufs de la confusion psychologique qui actuellement embrouille le monde.

ENRIQUE NIDO.

Croquignoles

De moi-même.

Je ne date pas d'hier. Pendant tout le temps qu'elle a paru, ma signature a figuré sur l'hebdomadaire que créa le compagnon Libertad. Mais je ne suis pas toujours semblable à ce que je fus. C'est ainsi que j'ai décidé de ne faire aucune publicité à ceux que peut cingler ma plume. L'essentiel est qu'ils se reconnaissent, d'abord. Et ensuite que ceux que ça intéresse se rendent compte que j'ai visé juste. Que m'importe les non-intéressés ? Ce dont je ne veux pas non plus, c'est que rien de ce que j'écris ne puisse servir à barbouiller les fiches que confectionnent les polices concurrentes : celle de la Préfecture comme celle de la dictature du prolétariat, celle de l'A. F. comme celle de la F. M. Quel mauvais bougre je fais, quand même !

Involution.

On nous signale le cas d'un ancien étudiant en médecine — au nom de la désinence espagnole — qui fréquente jadis l'anarchie et qui vint s'établir dans un port de l'Ouest vers 1912 ou 1913. Ledit morticole a réussi, naturellement : il est à la tête d'un Museum. Lors de l'inauguration de cet établissement, on l'a vu, tout aussi naturellement, parader aux côtés de Sa macabre Excellence Le Trocquer.

Ca doit être un de ces néo-individualistes qui discutent sur la question de savoir si autoritaire et libertaire, garde champêtre et vagabond, berger et troupeau, ne sont pas synonymes ?

CANDIDE.

Si aucun n° ne figure en face de votre nom sur la bande de votre journal, c'est que vous ne nous avez pas encore réglé votre abonnement.

Aux Compagnons

Nous voici à notre septième numéro. Il n'est jamais entré dans nos intentions de présenter l'un dehors comme une œuvre achevée, au point. Cela n'est pas. Et il faudra encore du temps pour qu'il y parvienne. Pas plus que nous l'avons prétendu continuation littéraire de par delà la mêlée, des Refractaires, de hors du troupeau, etc.

A vrai dire, il existe entre l'un dehors et ces différents périodiques d'incontestables soudures. Mais les préoccupations qui nous sollicitaient au moment où ils ont été publiés ne sont plus tout à fait celles qui nous intéressent actuellement. Par delà la mêlée, les Refractaires, hors du troupeau extérieurement, au moment où ils ont paru, des périodes de ma vie intellectuelle qui appartiennent au passé, que je ne recevrai peut-être jamais plus. Ils avaient comme but de mettre en relief certains aspects de mon activité propagandiste, de faire ressortir certains traits du tempérament individualiste sur lesquels les circonstances d'alors me poussaient à insister.

Les circonstances ont fait — et également la réflexion — que nous nous sentions davantage incités à faire de l'un dehors un organe à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs que l'ont été par delà la mêlée, etc. Est-il si certain d'ailleurs — étant donné notre format restreint — que nous donnions dans l'un dehors à la propagande, aux revendications, aux réalisations, une place plus considérable que nous ne faisons jus? Et cela au détriment de l'éducation et de l'édification? Dans tous les cas, notre attitude demeure intangible dans son désir de proclamer, de répandre, d'inspirer la haine, le dégoût, l'horreur de l'autorité et de l'exploitation partout où elles peuvent être démasquées.

Aucune confusion n'est maintenant possible entre notre individualisme contra autoritaire — anarchiste — et... l'autre. Nous avons donc le loisir d'examiner de sang-froid la question de la propagande individualiste, c'est-à-dire la question d'une diffusion aussi étendue que possible de la pensée, des revendications, de l'attitude individualiste par rapport à la vie telle qu'elle nous apparaît : faits, événements, conditions de l'existence, aspirations individuelles ou plurielles. Nous avons plus que jamais l'intention qu'en chaque numéro paraissent désormais des articles de lecture courante, facile et accessible — l'article de fond tout au moins — permettant à notre modeste feuille d'être vendue, colportée, distribuée, comprise dans toutes sortes de milieux. Cela, nous y tenons. C'est par le fond et non seulement par la forme que nous voulons nous manifester des en dehors — des hors-états, des hors-légalisme, des hors-moralité — des non-conformistes à tous les points de vue — des négateurs qui s'affirment — des rebelles qui poussent leurs semblables à vivre leur vie avec tellement de liberté qu'il deviendra impossible à l'autorité de subsister.

Etant donné le nombre de nos abonnés à Paris, il nous semble que nous pourrions réunir plus de camarades à nos lundis de la rue de Bretagne. Nous nous proposons justement d'examiner ensemble à notre prochain rendez-vous (le 12 mars, à 20 h. 1/2) la question d'intensification de notre propagande individualiste, en prenant comme base l'un dehors, et nos brochures (qui constituent notre principal instrument de diffusion). Nous nous occuperons également de la création d'une association ayant pour objet d'étudier la possibilité de réalisation du Milieu Individualiste dont il est question dans ce journal et au sujet duquel nous sont parvenues d'intéressantes communications.

E. ARMAND.

Il n'y a point de DROIT NATUREL. Ce mot n'est qu'une antique niaiserie. Avant la loi, il n'y a de NATUREL que la force ou bien le besoin de l'être qui a faim, qui a froid, le BESOIN en un mot.

STENGHAL.

La Société de l'Ordre Nouveau

Nous croyons intéressant de traduire un projet de « Société », paru dans The New Order, une petite revue individualiste à tendance tuckerienne, que l'américain Edward H. Fulton faisait paraître en 1919. Ce projet ou plan était présenté comme un brouillon, sujet à modifications, pour lequel son auteur sollicitait les critiques de ceux dont les conceptions se rapprochaient de ses opinions. Il ne faut rien voir de définitif dans cet exposé.

But du projet

Notre intention est d'offrir un lieu de rencontre où puissent se réunir tous ceux (ou autant de ceux qui veulent s'unir et agir) qui pensent : — que c'est une erreur de faire de la violence la base de notre ordre social — que l'usage de la violence doit être toujours réduit au minimum — que la violence n'est pas réduite au minimum si nous nous servons de la violence ou de la menace de la violence dans un but autre que de la prévenir — ou encore lorsque, sous prétexte de la prévenir, nous nous servons de la violence dans des intentions qui n'ont qu'un rapport plus ou moins lointain avec sa prévention. Ce projet a également pour but de réunir ceux qui trouvent utile de faire partie d'une association impliquant abstention de la violence, même s'ils ne donnent pas à cette notion la valeur d'un principe universel.

Ce projet présente une base d'action commune pour ceux qui sont le plus en avant comme pour ceux qui le sont moins. Le disciple de Tolstoï qui nie l'emploi de la force dans toute circonstance, qui voudrait faire un cultivateur de chaque agent de police et un entrepôt de chaque prison est invité à se joindre à l'honnête homme qui prétend qu'il n'y a aucun autre moyen de corriger les voleurs que de les tenir entre quatre murs — ceci tout en regardant les agents des douanes comme les plus grands voleurs de la terre.

Nous ne demandons pas au libre-échangiste conservateur de renoncer à son idéal ni au tolstoïen d'approuver la police. Nous désirons simplement réunir l'un et l'autre dans une opposition pratique à un vaste système de violence que l'un et l'autre réprouvent, alors qu'ils demeureront sur leurs positions quant aux questions sur lesquelles ils sont en désaccord. Sont même invités à adhérer ceux qui croient que leur pays ne peut vivre sans tarifs douaniers protecteurs, mais qui se refusent de coopérer à un quelconque usage de la violence.

J'appelle ce projet pratique. La violence fait tellement partie intégrante de notre ordre social qu'on éprouve une hésitation très compréhensible à la pensée de s'en passer soudainement, à se trouver désarmé devant les desseins qui l'utilisent. Il n'y a aucun doute que l'intelligence humaine ne découvre rapidement un procédé supérieur aux méthodes violentes, mais ce procédé n'est pas en application, il n'est peut-être pas découvert; on se trouverait donc en butte, la violence disparaissant, aux inconvénients d'une désorganisation générale.

Or, qu'un nombre assez considérable de personnes forment une association où elles s'engagent avant toute autre chose à s'abstenir de violence les uns à l'égard des autres; elles trouveront ensuite l'occasion de conclure entre elles des arrangements ignorant la violence pour régler leurs rapports; je ne vois pas qu'on puisse trouver de circonstances plus favorables que celles que créera pareille association pour acquérir l'expérience indispensable avant que la violence ait été bannie de tout le territoire.

Même alors qu'ils ne se présenteraient aucune difficulté d'ordre pratique dans la période de transition, il n'en est pas moins vrai que la plupart des humains ne se font aucune conception de l'ordre nouveau, ne réalisent pas jusqu'à quel point l'ordre actuel est le régime de la violence, ne s'imaginent pas qu'un ordre de choses futur quelconque puisse différer, sous cet aspect, de l'ordre actuel; il ne semble pas qu'une discussion de du-

rée raisonnable puisse les éclairer à ce sujet. La seule chose qui les puisse éclairer, c'est l'expérience. Certes, il y aurait avantage à ce qu'une expérience soit tentée par un groupe de volontaires sur quelque portion encore inoccupée de la surface terrestre. Mais ce projet-ci semble offrir une chance d'être expérimentée sur une échelle beaucoup plus vaste, qui provoquera davantage les observations des ignorants. Nous présentons donc ce projet comme le plus pratique en vue de mettre fin à l'état actuel de l'opinion publique — qui assemble les maux du mécontentement universel à ceux de l'universelle apathie.

Ce projet se propose d'embrasser tout ce qui est nécessaire pour déclencher un ordre civique nouveau, mais pas davantage. Il est sous-entendu qu'on a laissé de côté tout ce qui peut être remis à plus tard. On jugera superflues, dès le début, maintes parties de ce plan; nous serons, en effet, pour commencer, en trop petit nombre et trop dispersés pour faire passer dans la pratique quoi que ce soit de ce projet. Tant qu'il en sera ainsi, les parties jugées superflues pourront être considérées comme l'ossature d'un plan concret en vue de réduire la violence à son minimum. Mais je crois que la mise en pratique du projet pourrait se faire assez rapidement pour prendre nombre de nos adhérents par surprise. Alors que nous aurons dû nous contenter d'un membre dans ce village-ci, de cinq membres dans ce village-là, un centre se trouvera où nos adhérents seront si nombreux qu'il ne leur restera à choisir que de vivre selon nos statuts ou abandonner l'association. S'ils choisissent de vivre l'ordre nouveau, ils commenceront en tenant compte de tous les détails. Leur expérience leur suggérera rapidement des améliorations dans les règlements d'organisation. Dans les statuts, je me suis efforcé, au contraire, de ne rien insérer qui fût modifiable d'urgence.

A suivre.

STEPHEN T. BYINGTON.

En marge des laideurs sociales

D'un projet de milieu individualiste

Nous avons reçu plusieurs lettres concernant ce projet, dont il a été question dans le dernier numéro. Nous pensons donc que le moment est venu de grouper ceux qu'il peut intéresser en une Association d'études en vue de sa réalisation. Nous demandons Notice à ce sujet en nous informant si l'on désire être membre de l'Association ou tout au moins tenu au courant de sa formation, de ses travaux; joindre affranchissement pour l'envoi de la Notice et pour réponse à toute question à ce sujet.

Le nombre des participants à l'association importe peu. Il s'agit uniquement pour l'instant d'un projet à étudier et de lier connaissance.

L'Intégrale.

Puch, le 16 février 1923.

Mon cher Armand, — je viens de lire, ainsi que mes camarades, dans l'un dehors, votre article sur l'Intégrale. Loin de moi la pensée de me formaliser de vos critiques; il serait étonnant que vous et moi, nous soyons tout à fait du même avis. Cependant quelques-unes de ces critiques me semblent dénoter que vous ne m'avez pas très bien compris, ou que je me suis mal exprimé.

Tout d'abord l'expression que j'ai employée en qualifiant de « sérieuses » les femmes susceptibles de fidélité a trahi ma pensée, de cela je n'éprouve aucun embarras à le reconnaître; je n'ai jamais eu une pensée de mépris pour les « papillonnes » comme Marguerite Després, ce sont des tempéraments différents, et voilà tout. Je les considère comme aussi estimables que les autres femmes, à la condition bien entendue qu'elles ne jettent pas le discrédit ou la zizanie dans l'organisation où elles rentreront.

Je ne les exclus pas de l'Intégrale, mais à l'heure actuelle où l'Intégrale ne contient que 13 personnes

adultes, toutes unies entre elles par couples — ou à peu près — et toutes de tempérament constant, l'admission de « papillonnes » ne pourrait avoir que des inconvénients, et beaucoup de vos lecteurs et de vos lectrices sont de cet avis, si j'en juge par ceux et celles que je connais.

Lorsque l'Intégrale comprendra une certaine d'adultes seulement, — et parmi eux des « papillonnes », il n'y aura aucun inconvénient à y admettre des « papillonnes » en nombre à peu près égal à celui des « papillons », et croyez bien que je ferai tout pour qu'elles soient aussi considérées que les autres. Cependant, et là tant pis si je me sépare de vous, je tiens essentiellement à ce que les dites « papillonnes » aient assez de conscience pour ne pas s'essayer à troubler des ménages « non papillons ». L'union libre a l'avantage de permettre plusieurs expériences successives; la première, la seconde, la troisième peut être peut-être aboutir à des dissensions graves, et dans ce cas la dissolution de l'union s'impose, quoique en principe elle ait été définitive. D'initiative en ce sens que l'homme qui prend une femme en union libre, et qui lui promet fidélité pour l'avoir, se doit d'être sincère en faisant cette promesse, dont il n'est délié que si la femme à qui il l'a faite se montre autre que ce qu'elle s'était montrée tout d'abord.

Ainsi des unions en principe définitives peuvent cependant se dissoudre; elles se distinguent des unions passagères, des caprices en somme, en ce que ces deux conjoints, en s'unissant, croient pouvoir s'accorder indéfiniment et se le promettent mutuellement, tandis que, dans l'union passagère, ils se savent inconstants, se le disent et envisagent dès le premier moment la fin de leur liaison.

Si nous avions pour le moment un « papillon » chez nous et un « papillonne », l'interdiction que nous ferions l'une à l'autre de troubler les ménages — sous peine d'exclusion — les obligerait à être constants ou à quitter la colonie; tandis que s'il y a, par exemple, dix papillons et dix papillonnes, les uns et les autres pourront facilement être volages sans causer de troubles, et sans se mettre dans le cas d'être exclus.

Au sujet de l'article paru dans la Voix des Femmes, il a sans doute été écrit par quelque demoiselle de moins de 23 ans, qui aura été demandée par le « colon de 50 ans ». Elle en aura été indignée, ce qui peut faire juger de sa mentalité. J'aime à croire que le colon de 50 ans est bien revenu de l'opinion floueuse qu'il s'était faite de cette jeune fille, qui se croit bien avancée d'idées et qui est en retard d'un siècle au moins. Elle aurait dû être flattée de se voir ainsi appréciée; et, tout en étant flattée, rien ne l'empêchait de décliner la proposition qui lui était faite. Qu'elle préfère la jeunesse à l'âge mûr, cela la regarde; mais qu'elle trouve mauvais qu'un homme de 50 ans se permette de la trouver à son goût, c'est la marque d'un bien petit esprit. Je ne veux pas insister sur ce point, je pense que les rieurs ne seront pas de son côté.

J'espère que les explications contenues dans la présente lettre rapprocheront nos points de vue, et nous concilieront Marguerite Després et ses pareilles qu'il n'a jamais été dans notre idée d'offenser. Nous estimons que « papillonnes » et « papillons » ont un rôle social à jouer, et ce n'est qu'en raison de notre petit nombre et du tempérament des colons actuels que nous les excluons momentanément.

V. COISSAC.

Voilà où je me différencie de Coissac : je ne pense pas que « papillonnes » et « non-papillonnes » — j'emploie ses termes — doivent forcément s'unir ensemble; un « papillonnant » peut faire très bon ménage avec un « non-papillonnante » et vice-versa. — Je crois que les unions libres plurielles ne sont pas seulement capricieuses; qu'elles peuvent être aussi « définitives » (dans le sens où l'entend) que les unions à base affective unique. En somme je ne vois pas pourquoi on pourrait ne pas s'attacher aussi « définitivement » à plusieurs êtres qu'à un seul. — Il résulte de tout cela qu'à l'Intégrale ne régnent que l'unicité en amour. C'est l'affaire des colons, naturellement, mais l'expérience, à mon sens, est imparfaite au point de vue éducatif.

E. ARMAND.

Grandes Prostituées et fameux Libertins (5)

L'amour physique, plus ou moins romantique, mais toujours fils de l'instinct de reproduction, eut sa déesse spéciale : Vénus, qui reçut divers surnoms ou appellations, suivant les peuples qui l'adoraient et les motifs qui lui faisaient rendre un culte... on la donnait comme fille de Jupiter, née de l'écumé de la mer, sur les côtes de Chypre. L'amour physique eut aussi pour dieu Adonis, l'Adonis des Israélites. Un des nombreux amants qu'on attribua à Vénus. On les adorait tous deux en Phénicie, sous le nom d'Astarté, divinité hermaphrodite, dont les statues réunissaient les deux sexes.

Les peuples naissants se prévalurent de l'adoration qu'ils portaient à la fille de Jupiter pour augmenter leur population et leurs richesses. A cet effet, ils élevaient des temples à la déesse, lui assignaient de très belles prêtresses qui étaient dans l'obligation de se sacrifier à Vénus, c'est-à-dire de se livrer aux étrangers qui visitaient les bois sacrés et faisaient des dons pour l'entretien du culte de la déesse. De cette manière, les navigateurs, marchands ou tout simplement libertins, trouvaient le plaisir qu'ils recherchaient dans ces bois sacrés — où se consommait une prostitution sacrée — sans avoir besoin d'aller mendier ailleurs les faveurs féminines.

Pasiphaé profita de cette coutume, qui commençait alors à se généraliser, pour attirer des marins et des hommes vigoureux en Crète. Sous prétexte de veiller aux intérêts du Royaume, elle fit élever une multitude d'autels à Vénus, se réservant, à elle aussi, l'honneur de sacrifier à la déesse.

La tradition ignore le nombre considérable de sacrifices que cette femme d'une extrême ardeur fit à Vénus. Elle en arriva à considérer comme insuffisant l'homme le plus virilement doué. Les larmes aux yeux, elle supplia les dieux immortels de lui envoyer un être qui pût remplir le vide de ses sens. Les dieux l'écoutèrent-ils ou fut-ce simple hasard? Elle se trouvait assise un jour sur un dais, contemplant tantôt le ciel bleu et le panorama des mers grecques, tantôt la verte floraison, que, dans une direction contraire, offraient à ses regards les collines de la Crète, quand tout à coup,

dans la campagne immédiate, apparut un superbe taureau blanc aux cornes affilées et luisantes, à la peau finement lustrée, au col large et aux jambes bien plantées. Il secouait les oreilles, agitait la queue et mugissait comme un mâle en rut.

— Le magnifique taureau! s'écria Pasiphaé, et de suite le désir de le posséder la saisit.

Mais comment s'approcher de l'animal? Pasiphaé eut tôt fait de résoudre le problème. Elle fit venir les chefs des serviteurs du palais et leur ordonna — comme seule une reine peut le faire — de conduire immédiatement le taureau aux étables royales.

D'autres serviteurs reçurent l'ordre de construire une vache de métal assez solide pour résister aux étreintes de la bête; comme il convient, ils l'enrobèrent d'une peau de vache réelle. Dans l'intérieur de l'animal en métal, ils ménagèrent un espace assez vaste pour que Pasiphaé pût s'y loger à l'aise.

Ses confidentes connaissaient les intentions de la reine. Tout fut préparé selon ses desirs. Pasiphaé s'introduisit dans la cachette, ses formes remplirent les vides de la vache imaginaire. Le taureau vint, flaira, mugit et se précipita sur l'animal qu'on lui présentait avec des yeux injectés de luxure...

Une minute après, le taureau s'éloignait lentement, non sans retourner la tête vers la patiente. Ses confidentes accoururent pour délivrer Pasiphaé. Celle-ci repartit toute heureuse à la lumière du jour, s'écriant d'un ton d'admiration : — « Pour sûr, c'est un taureau. »

Les témoins ne demandèrent pas d'autres explications. Des mois passèrent. Plus de neuf. Le ventre de la corpu-lente Pasiphaé devint volumineux. Les matrones avisèrent le roi que sous peu il aurait un rejeton.

La reine exprima une grande satisfaction à la pensée que Mino donnerait à ses vaisseaux un digne héritier de la gloire de sa dynastie. Les personnes royales convinrent que s'il s'agissait d'un enfant mâle on le nommerait aussi Mino (Mino II).

L'accouchement eut lieu. Pasiphaé subit avec courage les douleurs de l'enfantement. Tout à coup, on entendit un

faible mugissement et un monstre fit son apparition : moitié taureau, moitié homme.

- Qu'est-ce cela? dit le roi.
- Ton fils, répliqua sereinement Pasiphaé.
- Est-ce que par hasard je porterais des cornes?
- Bah! Que puis-je y faire?
- Et cet être va porter mon nom?
- Pourquoi ne le porterait-il pas?
- Parce que c'est un taureau!
- Eh bien, au lieu de Mino II, on peut l'appeler Mino-taureau (Minostaurou).

[On représente généralement le Minotaure avec la tête d'un taureau et le corps d'un homme.]

Le roi réunit son conseil, qui délibéra. On voulut vaincre la reine de la nécessité de faire disparaître un pareil monstre. Mais elle ne démordit pas de son point de vue, menaçant, s'il arrivait quelque mal au nouveau-né, de révolutionner le royaume sous motif d'infanticide royal.

Le roi voulut faire des objections, mais Pasiphaé l'interrogea de la façon suivante :

- Respecteras-tu sa vie, oui ou non?
- Je la respecterai.
- Tu ne l'emprisonneras pas?
- Je ne l'emprisonnerai point.
- Dans ce cas, fais tout ce que tu voudras pour le reste.

Ainsi fut fait. Mino fit construire un labyrinthe tellement compliqué que celui qui y pénétrait ne pouvait jamais en sortir, marcha-t-il toute sa vie durant. On y mena le Minotaure; il y vécut en bonne santé et libre... d'y vaquer ou il lui plairait.

Cette ingénieuse idée de Mino pour se débarrasser d'un monstre sans lui causer aucun mal lui valut à sa mort d'être nommé président du tribunal de l'enfer, qui comprend, comme on le sait, Mino, Eaque et Radamanthe.

A sa mort, Pasiphaé fut submergée dans la lagune sty-gienne, comme châtement de sa bestialité. Ainsi le décrétèrent les dieux.

Emilio GANTE.

(A suivre).

(Adapté de l'espagnol par E. ARMAND.)

Quelques lignes de souvenirs sur

Pierre Chardon

J'ai parcouru ces jours-ci la volumineuse correspondance que j'ai échangée avec Pierre Chardon depuis les temps lointains où, tout jeune, il commença à s'intéresser aux idées libertaires. Cette correspondance comprend une période de sept à huit ans. Il faudra bien qu'un jour je trouve le temps de publier certaines lettres qui constituent de véritables déclarations de principes. On verra combien celui qui fut mon principal collaborateur à par delà la mêlée était éloigné d'être le farouche individualiste que certains se plaisent à représenter. A la vérité, Pierre Chardon était un « égalitaire » -- il était en faveur du « partage équitable et égal de la production » -- « les individus possèdent des droits égaux lorsque l'heure du règlement de comptes arrive » -- « il existe de grosses et de petites abeilles, mais chacune bénéficie également de l'œuvre commune ». « Tu m'horripiles -- m'écrivait-il un jour -- en considérant le social comme antagoniste de l'individuel ». -- Cependant « le principe égalitaire ne doit pas déborder forcément sur les autres domaines de l'activité personnelle ». Chardon redevenait individualiste quand il s'agissait du moral et de l'intellectuel.

Là où je m'entendais fort bien avec lui, c'est lorsqu'il s'agissait de ne point faire de publicité à certains qu'il nous semblait bon de passer au crible de la critique. Je signale *Portrait* (n° 33 de par delà la mêlée) comme un modèle du genre.

J'ai sous les yeux en écrivant un numéro de *La Mêlée* (15 mai 1918). Il me plaît d'y relever les lignes suivantes qui semblent avoir été écrites hier. Je trouve à cet écho d'outre-tombe la saveur d'une revanche : E. A.

Je ne défendrai pas mon ami Armand. Ses ennemis les plus acharnés ne peuvent nier son absolu désintéressement, son horreur du mercantilisme en propagande.

On peut contester, critiquer, attaquer telle ou telle forme de son activité, mais ce que ne peuvent nier ceux qui le connaissent réellement, c'est qu'Armand a édité des revues et des journaux pendant quinze ans sans en retirer un sou, et sans jamais se prostituer à son milieu intellectuel. Je mets au défi qui que ce soit d'apporter les preuves du contraire; et je dis que c'est une infamie que d'insulter un homme condamné à cinq ans de prison pour avoir conservé et manifesté des idées qu'on a soi-même reniées.

Correspondance

A propos de dictature

A. E. Armand,

J'ai lu dans le numéro 2 de *Un dehors* cette phrase : « Sous la dictature robespierriste malgré ses excès les « clubs » pouvaient encore faire entendre leurs voix et les organes de gauche paraître ».

Vous avez l'air de croire que Robespierre était un dictateur. Non, il ne l'était pas, car il avait toujours peur qu'un homme s'empare du pouvoir et que cela fasse revenir les rois. En outre, il avait de très bonnes idées. Il était partisan résolu de la liberté de la presse et je pense que vous partagez au moins cette idée-là.

Je vais vous citer un document qui vous prouvera que Robespierre n'était pas un dictateur. Ce document est pris dans le livre de Lamartine : *Histoire des Girondins*, Paris 1847, livre 39, page 265 :

« Buonarroti, Lebas, Payan, Couthon, Fleuriot-Lescot, Henriot, Saint-Just ne cessaient de lui reprocher sa temporisation et ses scrupules. Le peuple était prêt à se lever et à remettre entre ses mains le pouvoir et la vengeance; Robespierre continuait à se refuser à la dictature avec une inexplicable obstination. Le nom de factieux lui faisait horreur, l'ombre de Catilina se levait toujours devant lui. Il respectait, disait-il, dans la Convention la patrie, la loi, le peuple ».

Et vous savez que Lamartine n'est pas Robespierriériste...

Au 9 thermidor, Robespierre aurait pu signer l'ordre d'insurrection, et il ne l'a pas fait.

Manon MAYOUX, écolière.

Robespierre n'était pas un dictateur extra-légal, c'est entendu. Il n'a jamais excédé de dictature que sous la protection, « en dedans » de la loi, j'en conviens, mais, dans la pratique, où est la différence entre la dictature qui s'appuie sur les formes légales et celle qui s'en passe? Robespierre était, en sa qualité de législateur, un dictateur scrupuleux, le groupe gouvernemental de Moscou l'est moins, mais celui-là et ceux-ci se retrouvent d'accord pour considérer la suppression de leurs adversaires politiques gênants, comme l'*ultima ratio*.

E. A.

Les tribulations d'un en « dehors »

... J'ai une maisonnette avec 2,500 mètres de terrain, le tout clos d'une haie; j'ai des lapins, une chèvre et des poules et je jardine fort au delà de mes forces. Nous sommes végétariens, et je produis tous les légumes que nous consommons. Je t'assure que ce n'est pas une sinécure, surtout quand l'on n'est pas un jardinier de première classe et que l'on compte 63 ans; je vends mes lapins et mes œufs pour avoir le reste; bien que je travaille plus que je n'ai jamais fait, je serais heureux si j'étais entouré d'amis avec qui je m'entendrais, mais j'ai voulu être un « en dehors » et il arrive que parfois la solitude me pèse. Aussi quand je reçois les publications dans nos idées que je puis me procurer je revis un peu.

EDMOND PASQUET.

Une lecture à faire : nos collections de « par delà la mêlée ».

Parmi ce qui se publie

Fréd. Bérance : *Moi et les autres*. Poèmes et Maximes Prague, Urbanek et Fils, 2 fr.

Une réhabilitation : *Goldsky est innocent*, par M^e Pierre Loewel. Paris, Ligue des Droits de l'Homme. — F. Jollivet-Castellot : *L'idée Communiste* (Préface de Han Ryner). Edition de la Rose-Croix, 19, rue Saint-Jean, à Douai, 2 fr. — André Mas : *Paris et Berlin*. S'entendre ou disparaître. Editions du Pionnier, 1 fr. — Ernest Mansuy : *Le Capital de la France et le rôle qu'il doit remplir*, Philosophie Materialiste Rimée, chez l'auteur, rue Tholozé, Paris (18^e). — *Cours élémentaire d'Espéranto*, éd. de la Fédération espérantiste révolutionnaire, Troyes. — Albin : *Max Stirner* (Craquis brefs), chez l'auteur, 4, rue Chaumais, Lyon, 20 cent. — André Lorulot : *Morale et Education sexuelles*, Ed. du Fauconnier, 2 fr. 50. — Emma Goldman : *The Crushing of the Russian Revolution*, London, « Freedom » Press. — Marcel Lebarbier : *Malgré les Ouragans*, édition des Humbles, 1 fr. 50.

Pierre Kropotkine : *Aux Jeunes Gens, La Loi et l'Autorité* (édition de la « Brochure Mensuelle », 39, rue de Bretagne, Paris). Craquis Brefs : *André Lorulot, Colomer* (par Albin, 4, rue Chaumais, Lyon, 20 cent.) — Fernand : *Féminisme* (éd. de « l'Emancipateur », Flemalle-Grande, 20 cent.). — Jean Gattefossé : *La collaboration scientifique avec l'Invisible* (Société psychique, Lyon).

Jean Finot : *La Maîtrise de la Vie et des Hommes* (Pensées et Maximes). — L. Landemare-Sady : *Tableaux champêtres* (éd. Eug. Figuière), 6 fr. 75.

Il n'est pas tenu compte du port, dans les prix indiqués.

Dans son numéro du 12 janvier *Pourpre* de Sofia, publie une traduction en bulgare de *Est-ce cela que vous appelez vivre ?* de E. Armand.

On annonce la publication prochaine de *Al Margen*, périodique individualiste libertaire en espagnol. Sur, 34, Cadix (Espagne) au nom de Diego R. Barbosa.

Le Flambeau, organe anarchiste de l'Afrique du Nord, 3, rue Clauzel, Alger, en est à son 2^e N^o.

Nous avons reçu le n^o 1 du *Flambeau troyen*, organe hebdomadaire du combat social, 9, place de l'Hôtel-de-Ville, Troyes (Aube).

Nos camarades n'ont pas oublié tout le mal qu'eût en son temps VIGNÉ D'OCTON, pour publier dans la presse sa *Nouvelle Gloire du Sabre*. Seul, le *Libertaire* eût, à ce moment, le courage de faire cette publication. Depuis lors, voici deux ans, il a cherché un éditeur pour le livre. Vains efforts. De nombreux camarades continuant à lui demander la date de sa parution, il s'est décidé à faire lui-même les frais de l'édition, et a publié à la première partie de cette œuvre de longue haleine sous le titre : *Sur la grande guerre, UNE PAGE D'HISTOIRE : Les Crimes du Service de Santé et de l'Etat-Major général de la Marine*.

Malgré les frais considérables, le livre ne sera vendu que 3 fr. 50 aux souscripteurs. Que les camarades souscrivent donc dès maintenant à cette œuvre de vérité et de redressement historique. Il faut aider Vigné d'Octon à rompre la conspiration du silence. Le livre étant sous presse, les souscriptions doivent être adressées sans retard à l'auteur, 73, promenade de la Corniche, à Marseille (Bouches-du-Rhône).

Il nous reste encore un nombre restreint d'exemplaires de *Sous les verrous*, sept poésies composées par E. Armand au cours de sa détention. Dans le journal individualiste *Aturm*, de la Haye, L. Constandts parle de cette plaquette en ces termes : « Ces six poèmes réunis, après avoir paru dans *Les Humbles* — auxquels on a joint une pièce en prose débordant de passion brûlante — montrent une fois de plus qu'E. Armand est un poète doué de solides qualités littéraires, tellement même qu'on pourrait rattacher *Vision d'Enfer* au rythme de Verhaeren. Composés en prison, ces vers sont souvent douloureux, amers, insurgés; il est remarquable comme l'atmosphère de la prison pénètre dans le style : chez un Oscar Wilde, chez un Verlaine, chez un Armand. Mais si Verlaine est le pieux repent, Wilde l'homme de douleurs accablé par sa captivité. Armand est l'oiseau captif, consumé par la nostalgie de la liberté, demeuré un révolté grâce à la rébellion salvatrice qui gronde au fond de lui-même, et qui quitte la prison en vainqueur. » *Sous les verrous* est envoyé contre 30 cent. franco.

NOS CARTES POSTALES

Devant le succès obtenu par notre 1^{re} série de cartes postales, nous avons résolu d'en éditer une seconde, qui comprendra : 4 séries de textes différents, 2 séries genre des anciennes *piques d'aiguilles* de *Van der Ghe*, et 2 séries citations extraits d'articles d'Albert Libertad, accompagnant sa photographie. Nous serons ainsi en mesure d'envoyer une collection de dix cartes postales contre 1 franc franco, clichés et textes assortis.

Au lieu de vous servir de banales cartes postales, achetez donc les nôtres, ce sera faire de la bonne propagande et nous apporter en même temps une pique appréciée.

Miel

Notre camarade STEPHEN MAC SAY, apiculteur à Gourdez Luisant (Eure-et-Loir), envoie aux lecteurs de *Un dehors* (conditions spéciales) 5 kilos de bon Miel, enseau métall, contre 23 francs, emballage et tous frais compris. (Algérie et étranger contre mandat de 23 fr. 50). Lui écrire en indiquant la gare.

Trop mots aux amis

Souscription permanente au profit du journal

J. Taisne, 0 50. Groupe d'études sociales (par Cousinier, 12, L. Léger, 4 50. Grupo libertaria idista, 10. Le Pape F., 2. Rosi Amadeo, 2 75. A. Guis, 4 50. Pierre Clément, 2. Henri, 5. Marcel Raimbault, 2 50. Pertat, 0 50. Navel, 2. Pierre Lenteur, 0 50. A. Calvez, 2 50. Van de Roost, 6. Paul Bourdeau, 0 50. André Baiteux, 2. G. B., 5. Voisin, 4 50. Madeleine Bouchet, 8 50. O. Ducauroy, 2. Kestler, 5. Collecte réunion rue de Bretagne, 3. R. B. Glintz, 1 50. M. L. Emmauelli, 4 50. Emile Frotée, 12 70. F. Flageolet, 2. Larapide, 5. J. Taupenas, 2. Alcide Heraud, 4. G. Renaudat, 5. Maurice Wullens, 10. Anonyme de Marseille, 1 50. Lefebvre Aimab e, 2. P. Vigné d'Octon, 4 50. Jean Gamba, 1. Albert Varennes, 2. Marie Sauvat, 4. Georges Braibant, 5. C. Hamelet, 2. Total : 157 45. (Liste arrêtée au 1^{er} mars). Bien que nous ayons dépassé les 700 abonnés, le total de cette liste est sensiblement inférieur à ceux des numéros précédents. Et cela au moment où le papier vient de monter de 35 francs les 100 kilos ! On remarquera que ce numéro-ci et le dernier sont composés en caractères bien plus compacts, surtout celui-ci. Aussi la facture de l'imprimeur monte-t-elle en proportion : 473 fr. 85 pour le n^o 5, 489 fr. 85 pour le n^o 6. L'heure n'est pas choisie, pour nos amis et sympathisants, de réduire leur effort. Le prochain numéro sera daté *mi-mars*.

— CAMARAD, bien introduits Hollande, Espagne, Angleterre, Italie, etc. trouveraient avantage à s'adresser à J. CHAZELLE à Ceyzériat (Ain) pour la vente en gros art. de Paris (applications des matières plastiques, celluloid, oxygalth).

— UNE COMPAGNE province dans la trentaine d. entr. en relations av. un camar. J. R. sous doub. envel. aux bur. de *Un dehors*.

— JEUNE CAMARADE dés. f. connaiss. d'une jeune libértaire Paris. D. E. F. même adr.

— DESIR. entr. relat. av. camar. apiculteurs ou éleveurs volailles Provence ou Midi. VERDIER, même adresse.

— CAMARADE seul dés. entr. en relat. av. compagne sympath. aux idées libertaires. HERAUD, vannier, La Délivrande (Calvados).

— ANAIK — Nécessaire sera fait date indiquée, sinon lettrésuit Midi.

— Il ne nous reste plus de nos n^{os} 1 et 1 bis. Inutile donc de nous en demander.

— Nos correspond. nous faciliter. la besogne en renouvel. leur adr. dans chac. de leurs lettres.

— CAMARADE seul désire entrer en relations avec compagne sympathique aux idées libertaires. Jean L. sous double enveloppe bur. du journal.

— COMPAGNE dans la cinquantaine désire corresp. avec camarade de parfaite éducation. Ecr. à Mme Vve Porter, 41 rue Legendre, Paris-17^e.

— FRANCOIS FOLGOAS 5 rue de Versailles à Lismours (S. et O.) vend. dans bonn. condit. MON PROFESSEUR état de neuf.

— GLI INDIVIDUALISTI che si trovano in posses di scritti, lettere, fotografie di RENZO NOVATORE sono pregati d'inviarli ad Agostino Fogali, piazza Maniaci, Siracusa (Italia), incaricato dal gruppo « I Figli dell' Etna » che ne cura la raccolta e che le pubblicherà a favore della vedova.

— Pour Germaine B. : Héro, 1.

où l'on se retrouve où l'on discute

PARIS. — Les Compagnons de *Un dehors*, 49, rue de Bretagne. — Lundi 12 mars, à 20 h. 1/2, *La Question de l'intensification de la propagande antiautoritaire*, par E. Armand.

[Kiosques et librairies où on est assuré de trouver *Un dehors* en vente : *Bourse du Travail* (angle de la place de la République et de la rue du Château-d'Eau) — face au 8, boulevard Saint-Denis — 174, rue du Temple — *Maison Commune*, 49, rue de Bretagne. — *Librairie Sociale*, 69, boulevard de Belleville. — 46, avenue d'Italie; etc., etc.]

Groupe anarchiste du XIV^e, 111, rue du Château. — Tous les mardis soir, à 20 h. 30, causeries éducatives.

Société d'études techniques et d'enseignement général. — Tous les lundis soirs, à 20 h. 30, au siège, 88, rue Pelleport, 20^e (Métro Pelleport).

La Libre Discussion. — Tous les dimanches soir, à 20 heures précises, 88, rue Pelleport (20^e), causeries éducatives.

LYON. — Groupe d'éducation individualiste. Maison du Peuple, 169, rue Molière. — Tous les samedis soir, à 20 h. 30.

Causeries Populaires, 17, rue Marignan. — Le vendredi, à 20 h. 30.

Tous sont invités à prendre part aux causeries et discussions. La parole est accordée à tout le monde sans distinction d'opinion politique, économique ou philosophique. Journaux et brochures libertaires, ouvrages scientifiques, philosophiques et littéraires y sont en vente.

Grupo Libertaria Idista. — Ceux d'entre nos lecteurs que la question intéresserait sont prévenus qu'il existe un groupe idista, composé exclusivement d'individualistes ou communistes anarchistes. Ce groupement englobe tous les camarades résidant en France. Pour tous renseignements, s'adresser à Jules Vignes, à Saint-Genis-Laval (Rhône) (par correspondance). Cours gratuit de langue internationale ido, fonctionnant toute l'année au siège du groupe à l'adresse ci-dessus.

GRENOBLE. — *Un dehors* et les journaux d'avant garde sont en vente au kiosque, cours Berrias, angle cours Jean-Jaurès.

BARCELONE. — Groupement eclectique. Groupe d'études philosophico-sociales. Ni programme défini, ni cotisation obligatoire. S'adresser à Augusto Novellon, calle del Olivo, 66, ent. 1^a (pueblo seco). Dépôt des journaux d'avant-garde de langue française.

NEW-YORK. — Libre-Examen. Le mercredi, à 20 h. 1/2, 143, East 103th Street. Causeries et discussions en français.

L'Initiation Individualiste Anarchiste

par E. ARMAND

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Nom et prénoms

Adresse complète

(Ecrire très lisiblement).

Nombre de volumes souscrits à 6 francs

L'exemplaire

Découper ou recopier le bulletin ci-dessus et l'envoyer accompagné du montant à E. ARMAND, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

Souscriptions reçues depuis le dernier numéro :

369 Paul Bourdeau. 370 Rival. 371 Mad. Bouchet. 372 Albert Dejust. 373, 374 Germ. Loujol. 375 Geo. Braibant.

Il nous manque encore envir. 345 souscriptions. N'attendez pas pour envoyer la vôtre.

Service de Librairie

Nous demandons un délai de quelques jours pour l'expédition des volumes. — Les bénéfices résultant de ce service sont versés à la caisse de ce journal. — Joindre le montant de l'envoi en faisant la commande.

Un grand nombre de Préjugés règnent à l'endroit de l'Individualisme considéré au point de vue anarchiste

Pour les dissiper, procurez-vous et répandez nos Brochures par E. Armand

Mon point de vue de l'anarchisme individualiste	franco
L'anarchisme comme vie et comme activité.	0 15
Les ouvriers, les syndicats et les anarchistes.	0 15
La vie comme expérience	0 20
La procréation au p. de vue individualiste.	0 20
Les besoins factices, les stimulants et les individualistes	0 40
Mon athéisme	0 15
A vous, les humbles (placard pap. couleur)	0 20
Le plus grand danger de l'après-guerre	0 30
Lettre ouverte aux travailleurs des champs.	0 25

par Benj. R. Tucker

Ce que sont les anarchistes individualistes et E. Armand : Est-ce cela que vous appelez vivre ? 0 10

par Voltairine de Cleyre

L'idée dominante (Edition augmentée) . . . 0 20
" Notre " Individualiste (texte français et ido). " Pour la fin de la guerre " . . . 0 10
Les 15 brochures ou tracts franco : 1 fr. 80 (sous enveloppe : fr. 2,30)

E. ARMAND. — Qu'est-ce qu'un anarchiste ?	2 50
— <i>Sous les verrous</i> (poèmes).	0 30
— Où il est question de l'illégalisme anarchiste, de l'affaire des Bandits tragiques, etc.	0 20
E. ARMAND. — La Valeur et les conséquences de son abolition . . . »	»
E. ARMAND. — L'illégalisme anarchiste et le point de vue individualiste . . . »	»
E. ARMAND. — Amour libre et Liberté sexuelle. Variations sur la volupté . . . »	»
DARROW (Cl.). — Qui jugera le criminel ? (les 2).	0 10

Autres éditions :

BACHELIER. — Le Jeu, la Chance et le Hasard.	7 15
BOINET. — Les théories médicales . . .	7 15
BRANDÈS (Georges). — Essais choisis . . .	6 20
EUG. BIZEAU. — Verrues Sociales (poésies).	1 75
ROBERT BLANCHARD. — Je combats le christianisme parce qu'il n'est pas vrai . . .	0 15
BUCHNER (Louis). — Force et matière . . .	16 95
CARLYLE. — Sartou Resarius . . .	6 90
CHAMFORT. — Plus belles pages . . .	6 40
CYRANO DE BERGERAC. — Plus belles pages . . .	6 90
CHATTERTON HILL. — La Physiologie morale.	6 30
CHAUGHY (R.). — La femme esclave . . .	0 10
DARWIN. — Origine des espèces (2 vol.) . . .	7 50
DANVILLE. — Magnétisme et Spiritisme . . .	2 25
DIDEROT. — Plus belles pages . . .	6 40
DUJARDIN. — Premiers poètes du vers libre.	2 25
DELAGE et GOLDSMITH. — Théories de l'Evolution . . .	7 15
DWELSHAUVERS. — L'Inconscient . . .	7 15
ENRIQUES. — Concepts fondamentaux de la Science . . .	7 15
ELTZBACHER (D ^r Paul). — L'anarchisme . . .	10 15
ERCKHOUD (Georges). — Les libertins d'Anvers. Histoire des Loïstes . . .	6 25
FLORIAN-PARMENTIER. — L'Ouragan . . .	7 50
GAULTIER (J. de). — Comment naissent les dogmes . . .	6 90
CHARLES I. GORHAM. — Dieu et la Guerre . . .	0 20
GOURMONT (R. de). — Pages choisies . . .	10 50
— Physique de l'Amour . . .	7 40
HAVELOCK ELLIS. — Impulsion sexuelle . . .	12 50
— Inversion sexuelle . . .	12 50

Collections

par delà la mêlée, nos 11 à 42 7 50
Exemplaires isolés des Réfractaires . . . 1 »

Cartes postales, la série de 10 1 »
— (5 séries) 4 »

Le Gérant : A. MORAND.

Imp. Coop. " LA LABORIEUSE " 7, rue du Gros-Anneau, ORLÉANS Téléphone 33.09